

qu'eux-mêmes étaient sur le point d'endurer, lorsque tout à coup Gaston de Saint-Preux, qui avait entendu ce tumulte et ces cris sinistres, s'élança dans la salle l'épée à la main.

— Le premier qui frappa un de ces Anglais est un homme mort ! s'écria-t-il d'une voix tonnante en faisant sauter le sabre de l'un de ses soldats qui touchait déjà la poitrine d'un blessé.

Et, montrant la porte avec un geste énergique, il ordonna aux soldats de sortir.

Alors, se retournant vers le blessé que le sabre d'un de ces furieux venait de menacer :

— Soyez tranquille, dit-il d'une voix douce, il ne vous sera fait aucun mal.

L'Anglais, qui n'avait pas sourcillé en sentant la pointe du fer effleurer sa poitrine, haussa les épaules avec indifférence et siffla entre ses dents en regardant le plafond.

La physionomie de cet homme frappa vivement Saint-Preux.

C'était un solide gaillard dont la taille devait être fort élevée et la force colossale, si on en jugeait par la largeur de ses épaules et par le développement de son cou de taureau. Une forêt de cheveux roux tombait sur ses yeux dont l'expression inquiète révélait l'audace et l'astuce. Des broussailles roussâtres cachaient son menton ; sa lèvre supérieure était découverte, selon une coutume bizarre que les Américains de nos jours ont conservée.

Le calme de cet homme en face de la mort, l'indifférence avec laquelle il avait accueilli les paroles rassurantes de Saint-Preux, avaient excité la curiosité du jeune gentilhomme.

— Êtes-vous grièvement blessé ? demanda-t-il en revenant vers l'Anglo-Américain.

— J'ai le bras traversé d'un coup de baïonnette et j'ai une balle ici, répliqua le blessé qui s'exprimait dans une sorte de patois moitié anglais, moitié français.

Entr'ouvrant alors sa chemise brune, il montra sur sa large poitrine velue une sorte de trou noir où le sang s'était coagulé.

— Cette balle a-t-elle été extraite ?

— Oui, je l'ai retirée moi-même avec la pointe de mon couteau.

— De quelle contrée êtes-vous ?

— De la Virginie.

— Vous êtes de ce pays qui a commencé la guerre contre nous, il y a cinq ans, en envahissant nos possessions à main armée ?

— La terre d'Amérique est à tout le monde, répliqua le Virginien d'un ton rude ; c'est au plus fort à y faire sa place. Nous n'avions plus de terrain pour nos plantations de tabac, il a bien fallu en chercher hors de chez nous. Vous vous défendez bien... mais nous sommes plus nombreux et mieux armés. Dans quelques mois, le Canada nous appartiendra et nous irons planter notre tabac sous les murs de Québec... La terre est fameuse par là, dit-*os*.

En achevant ces mots, le Virginien se roula dans son manteau et refusa de répondre aux autres questions que Saint-Preux essaya de lui adresser touchant les forces et la position des armées anglaises.

Le lendemain, Saint-Preux passait devant la salle basse du blockhaus où étaient réunis les blessés, lorsqu'il vit Lèveillé accourir vers lui.

La figure du digne garçon était toute bouleversée.

— Eh bien ! lui dit son maître, qu'as-tu donc ? pourquoi cours-tu ainsi ? tu as le visage à l'envers...

— Ah ! monsieur le baron, quelle nouvelle !

— Qu'y a-t-il ?

— Ah ! si vous saviez !

— Voyons, parle !... les yeux te sortent de la tête... Aurais-tu aperçu les Anglais dans la prairie ?

— Non. Vous vous rappelez le Virginien ? Ce grand blessé roux qu'un de vos soldats voulait tuer et auquel vous avez sauvé la vie...

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien, il a disparu.

— Disparu !

— Tout à l'heure, lorsque je suis entré dans la salle où sont les blessés anglais, sa place était vide.

— As-tu interrogé ses camarades ?

— Oui, monsieur le baron.

— Quo t'ont-ils dit ?

— Ils ont refusé de répondre.

— Mais cet homme était blessé, il n'a pu aller loin.

— Sa blessure ne le privait que de l'usage d'un de ses bras. Quant à la balle qu'il avait reçue dans la poitrine, elle ne l'empêchait pas de souffler comme un phoque en dormant... il a de bonnes jambes et l'haleine solide ; il doit avoir fait du chemin pendant la nuit !

Saint-Preux congédia Lèveillé d'un geste, puis, baissant la tête d'un air rêveur, il se mit à réfléchir sur ce nouvel et grave incident.

— Cet homme nous a trahis, pensa-t-il ; il court arrêter la retraite des Anglais et les prévenir que nous sommes décimés, privés de munitions, de vivres... Mais ce commandant m'a donné sa parole de retourner au fort Édouard... Voudra-t-il se déshonorer en manquant à son serment ?

Il réfléchit encore quelques instants, puis reprit à voix haute :

— Dans trois jours, les Anglais seront devant nous !... Eh bien ! j'aime mieux cela, nous ne mourrons passottement de faim dans ce maudit fort, comme des renards pris au piège, et nous pourrions du moins vendre chèrement notre vie.

Saint-Preux ne se trompait malheureusement pas.

Les plaintes des soldats et les menaces qu'ils proféraient contre les blessés anglais avaient appris au Virginien que le fort manquait de vivres et de poudre. Il avait aussitôt résolu de rejoindre la garnison anglaise, de révéler au commandant Smith la détresse des Français et de lui faire reprendre le chemin du blockhaus.

Ses blessures étaient peu graves et, d'ailleurs, la fièvre qu'elles avaient allumée dans son sang semblait surexciter encore son énergie naturelle.

Pendant deux jours, il mit prudemment en réserve une partie des vivres qui lui étaient donnés et les cacha dans une sorte de bissac en toile qui lui servait d'oreiller.

Puis, lorsqu'il jugea que ses forces étaient suffisamment revenues pour lui permettre de supporter les fatigues d'une longue marche, il se leva pendant la nuit, passa son bissac autour de son cou et sortit doucement du blockhaus.

La nuit était obscure.

Le Virginien connaissait toutes les issues du fort ; il savait aussi où étaient placées les sentinelles.

Franchir les palissades, se glisser ensuite dans les hautes herbes de la prairie sans éveiller l'attention des soldats placés en fonction, fut un jeu pour cet homme adroit et résolu.

Une fois libre, il se mit courageusement en marche.

Le détachement anglais avait laissé des traces bien visibles de son passage, il était facile de les suivre ; les herbes foulées et fétides indiquaient clairement le chemin.